

AVEC DES CHIENS

Que des chiens dévorants se disputaient entre eux...

RACINE (Athalie)

INTRODUCTION À VENIR

LE LIEU

Grande salle solennelle, mais défectueuse, poussiéreuse (toiles d'araignées), où tout semble se désagréger. On sent qu'un Empire a existé, qu'il a été célébré, mais il « a été » et se trouve pour l'heure voué à une destruction confite.

Deux fauteuils d'apparat où sont assis deux vieillards, un homme et une femme, tous deux couronnés. Ce sont l'Empereur et l'Impératrice d'une vieille Europe.

A leurs côtés, deux énormes « sculptures » mobiles (elles peuvent être en bois) montées sur roulettes et représentant des chiens : à la fois molosses, qu'on devine féroces, et chiens d'apparat (longs poils). Sur le côté, le long de l'abdomen, un volet à claire-voie (grillagé) peut s'ouvrir, d'où vont s'extraire les deux ludions-démons (mâle et femelle). Les chiens sont aussi mâle et femelle.

L'époque est indéterminée, mais conserve les traces d'une ancienne splendeur (penser autant à Füssli qu'à Goya).

Au fond, un ovale où doit apparaître le « visage » du Paraclét : à la façon d'un Christ voilé par le linge de Véronique.

Il serait intéressant d'introduire des éléments visuels contemporains : vidéo, images TV, images projetées... On y adjoindra tout un fouillis d'objets fabuleux ou inquiétants (masques) – le tout visant à installer une atmosphère de baroque délétère.

La lumière est celle d'un soir d'orage.

La musique, qui intervient à la fin, doit être intense, essentielle.

LES PERSONNAGES

LE PARACLET : C'est l'« Esprit » du Christ.

JEAN-GASTON DE GALAXAURE : Dernier empereur d'Europe (un vieillard).

LOULOU-GASTINE DE GALAXAURE : Dernière impératrice d'Europe (une vieille).

VENTRICULE : Démon mâle, sans âge.

SERPILLA : Démon femelle, sans âge.

I. ATTENTE DE LA MORT DANS LA HAINE

*Un grand silence, ponctué (en crescendo) par des aboiements de chiens.
A l'acmé de ces abois : hurlements à la mort. Nouveau silence.
Apparaît le Paraclet.*

LE PARACLET (il bégaie) :

Qui ?... vient d'annoncer celle,
La dévoreuse de nuit, qui fait comme si je n'étais pas là ?
Ah, la nuit tombe et envahit la cité.
Elle s'apprête au phosphore.
Mais vous n'êtes pas affranchis du devoir de continuer à vivre.
Anéantis... dans la haine ?
Ils rêvent à ce qui ne leur appartient plus.
Leur règne, leur empire, la belle Europe...

Un temps.

J'ai fait la taupe assez longtemps :
Je suis apparu, un peu... à la Pentecôte...
A des pèlerins, plus tard... ou plus tôt – je ne sais plus.
Oh, que c'est tragique d'avoir à « réapparaître » !
On ne sait plus quel jour on est.
J'ai été fait homme – mais non « tout homme »,
C'est pour cela que je dois revenir sans cesse.
Oui, taupe, j'étais danse-la-nuit, feu-follet de la langue de feu,
D'abord sous terre.
C'est parce que la malédiction est là
Que je suis remonté au jour...
Je ne veux pas que la belle Europe
– Ce n'est pas là que je suis né
Mais je l'ai colonisée –
Devienne un fonds de commerce.

Des fermiers généraux avant 89, passe...
 Mais pas cette mafia d'adultère !
 Je souffle entre mes dents,
 J'en bégaie... de honte et de colère.
 Quand même, l'Esprit, c'est un feu, ce n'est pas du mazout.
 Je veux tout du monde, disait encore la vengeance...
 Eux-là, ils vont mourir, ou calcinés, ou émiettés...
 Mais c'est parce qu'ils seront étal de boucherie
 Que je les recomposerai...
 Tenez, avec du persil, dans les narines...
 L'Esprit... c'est... c'est... le per... per... sil !
JEAN-GASTON :
 Sans-souci... disait mon ancêtre, le Roi de Prusse...
 Et maintenant, il n'y a plus rien à faire.
 Même avec mes ongles...
Il se cure maladroitement les ongles (il tremble).
 C'est la haine qui me fait trembler et chevroter.
 La haine pour tous... et pour toi d'abord, Henriette
 – Mais pourquoi je t'appelle Henriette... Loulou, c'est ton nom.
 Henriette, c'était l'autre, celle dont j'étais amoureux,
 Et elle est morte... et la haine survint alors en moi,
 Implacable... et je t'ai épousée, au milieu de cette haine
 Qui ne voulait pas finir... Tu étais trapéziste...
 Hé oui, les empereurs, pas les rois, ont tous les droits !
 Hors d'usage...
 Maintenant, je suis au bord du temps qui vacille
 Et ne rebondit plus...
 Ouf ! Plus de ce cauchemar de l'ambition !...
 Plus de rut austère ou allègre (*Un temps.*)
 Je songe à l'homme esclave de rien.
 J'avais pourtant exhaussé l'Europe comme un Olympe.
 Je l'avais chargée d'or, de fleuves, de sources, et de montagnes,
 J'étais despote, mais je ne méprisais personne.
 Quelques crimes ?... Je ne me souviens plus.
 Surtout ne pas se souvenir, ne pas évoquer...
 Hein, ma vieille Loulou ?...
LOULOU-GASTINE :
 Joie ? Ame ? Sécurité ?
 Cela n'a jamais existé pour moi.
 Ils furent imprononçables, ces mots fameux.
 Suis-je racornie ?
 J'ai vu tomber des feuilles,
 Et je n'ai pas eu d'enfants...
 A quoi bon, d'ailleurs ?

J'ai eu des chiens
 Avec des poux, des tiques,
 Somme toute... des toutous hitlériens...
 Celui-là, il m'avait demandé en mariage :
 Il était trop laid, j'ai refusé.

(Aux chiens :)

Hein, Ventricule... hein, Serpilla ?
 Bouches à feu et à cendres,
 Fulgures qui ont oublié de vivre !

Elle caresse le chien femelle :

Hein, ma Serpilla ?

JEAN-GASTON :

Même prisonnière des ronces,
 Viens te coucher !

LOULOU-GASTINE :

La croix : une sacrée semaine !... Tu me hais tout entier !

La croix aux gammas majuscules !

J'ai détesté l'accès au rivage des draps...

Ah ! *(elle ricane)* mourir quand on aime,

Avec ceux qui disent mourir

Mais qui ne le disent que parce qu'ils vous tuent !

Oui, je sais que tu vas mourir

Et je te hais pour cela,

Et je sais que je vais mourir

Et je me hais pour cela.

Danse la nuit ! Oh ! Oh ! Oh ! Non !

JEAN-GASTON :

Allons, chérie, viens te coucher.

Nous serons en croix sous nos draps,

Soumis au couteau qui dépèce la nuit.

Et puis, restons à nos « garde-à-vous » de gisants,

C'est notre drogue mortuaire.

En avant, mâche !

Mâche à mort !

(Au Paraclet :)

Girouette !

Tu ne me montres aucun port à l'arrivée.

Tu t'es assez baladé.

L'Europe en a marre

De ton vent d'antan !

Eh bien oui, quoi, l'Europe aux parapets touristiques...

Et les quolibets de ces damnés rossignols

Qui écrivent dans nos journaux

Et sur toutes nos cathédrales !

Ils ont égorgé le ventre des choses
 Avant d'exterminer
 Ce muscle friable : cet homme-là, de jadis...
 Ah, nous ne réciterons plus le funeste mensonge
 Des mémoires retrouvées !

VENTRICULE (à l'intérieur de son chien) :

Ganache et myrmidon,
 Ventricule et Serpillon,
 Serpillon-Serpilla
 Nous sommes !
 Nous avons déposé nos ailes aux portemanteaux,
 Nos jambes sont pendues dans la mare à crimes,
 Grand chien, je suis dans ton ventre
 Pour la virtuosité...

Je t'entends parfaitement, pirouette de Jésus,
 Tu veux libérer le pur de l'impur :
 Mais la famille, hein ?... ça pèse son poids
 D'impureté !

SERPILLA (elle aussi reste à l'intérieur de son chien) :

Et la concupiscence de la consommation, ça ne pèse pas ?
 Elle et Ventricule ricanent, aboient, hurlent – puis, un temps de silence.

LE PARACLET (leur répondant) :

Ceci est mon visage
 Mais cela est ma Forme.
 Les traits alignent des formes
 En suivant les traits de ma pensée.
 Les pensées alignent des formes
 Mais cela est ma Parole.
 Les mots alignent des formes...
 Et je suis ressuscité !

JEAN-GASTON :

Boucle-la, potion caillée !

LES DEUX LUDIONS :

Ça y est : ça commence ! ça commence !

LE PARACLET :

Beata Virgo Maria !

JEAN-GASTON :

Écoute, Loulou de Gastine,
 C'est l'ordre du féminin !
 Le mâchicoulis de suc trop sucrés !
 La tête ascendante
 Après qu'elle a été coupée !...
 Dis donc, Loulou
 Sais-tu que quand cela se désintègre,

Ça fait sauter le noyau de la cellule ?

LOULOU-GASTINE :

Tu m'as giflée plus souvent qu'un lien mutuel ne le permet.
Bientôt, sera-ce comme une dormition engourdie ?

Un temps.

Un mot à la queue des autres et hop ! hop !

Ça ferraille avec la mort !

Sur le zinc, que boirons-nous, après l'amitié et l'amour ?

JEAN-GASTON :

Quoi, tu ne meurs pas,

Pas encore ? C'est long...

C'est vrai l'inerte crée.

(Au Paraclet :)

La place est désespérément vide où tu me dis que tu parais.

Ah, Loulou, je m'engourdis à mon tour

Dans mon vieux pyjama.

Amis électeurs,

Nous croupissons dans de vieilles baignoires.

Quelle est la mélodie qui sauvera le futur ?

LE PARACLET :

Moi, contemporain de l'Éternel !

Il y a eu le grand Poilu

Et puis un chat de gouttière qu'on appelait Hitler,

Et puis, en même temps presque, Staline :

Ils chérissaient les orgies industrielles...

Et puis vinrent des connétables,

Et puis des printemps froids...

J'avais interdit à Dieu de se montrer pendant ce temps-là

Il aurait pu être lynché...

Il bégaie :

Je... je... je...

VENTRICULE (toujours invisible) :

Boucle-là,

Et pour l'éternité !

Ce furent nos amis !...

JEAN-GASTON :

Les chemins à venir seront bourrés d'épines

De nuages, de viols et de menstrues

De chair sans cesse en alerte d'extinction.

Comme une pêche plongée dans l'eau bouillante

Qui jouit de sa brûlure

Nous sautâmes dans la mare à mort.

L'empire avec fut aussi ébouillanté...

Nous serons sans descendance

Et tous ces vieux pays qui macéraient longuement
 Verront leurs chairs dilacérées.
 Toi, ma Loulou, pourquoi une fois, une seule, c'est vrai,
 Mais une fois quand même, tu m'as trompé avec un prince oriental,
 quelque Tartare ?

Inutile de croire que va se réaliser ce que je lis dans tes yeux, oui...
 Quelque restauration après les cent jours, après l'Empire !
 Non, les Balkans et l'antique Judée seront livrés au plus inique des loups
 politiques. Ces pays-là sont des pays métapsychiques, je l'ai bien compris,
 moi !

L'Europe n'y comprend rien. Ô bel Empire usé !
 De toute façon, nos ancêtres ne vivent plus, rongés par la craie...
 Nous étions des Princes qui comprenaient le Temps et qui firent pour
 l'Europe un ciel d'espoir, sous un dais d'étoiles.

Ah, nous sommes bien saturés d'orage et de pluie... Ce soir, l'orage n'est
 que fracas de meubles qui s'échinent à s'entrechoquer !...

Foudres de guerre, nous étions pourtant, nous, les mâles. Maintenant tout
 est livré à l'argutie.

Oh, ces cataclysmes ataxiques !
 Regardez-moi bien, c'est la fin ! Et toi, Esprit, tu t'effaceras sur le sable !
 Tu ne sauveras rien.

*PARACLET (qui avait disparu, revient ; son visage s'est déformé : il en est
 presque hideux) :*

Moi, la langue de feu...
 Bientôt le feu des signes !...
 Je veille... dans vos atrocités.

LOULOU-GASTINE :

Un dimanche de Pâques
 J'ai perdu mon histoire,
 Ce même dimanche de Pâques
 J'ai connu, de la haine, l'éperon.
 Le tout n'est pas de savoir qui sera premier...
 Mais le dernier à brûler dans les gaz.
 Pour haïr, il faut être deux, il faut se haïr.
 Et sans réponse obligée...
 Comme pour mourir, il faut être deux
 Et, sans réponse obligée...
 L'aventure humaine est là, je l'ai comprise :
 Travailler trop pour chômer,
 Chômer pour ne pas travailler trop.
 C'est un bon début pour la haine...
 Regarde, Jean-Gaston,
 Nous sommes des pornographes...
 Le Tout-homme croasse, en naissant, en mourant :

Un cul mal torché...
 Regarde, on venait d'obtenir des bleus de travail,
 En 1936, un peu d'équitable a-t-on dit,
 Et puis ça a becqueté la chose innommable :
 Le loisir ! Pas le repos, la pause ou le rêve...
 Mais le loisir !
 On se croyait les soldats de l'an II du loisir !
 Un grand mariage laïque
 Avec des citrouilles et quelques carabosses...
 Et puis le vrai loisir, la vraie détente,
 La relaxe... Oh, les lâches ! (*Un temps.*)
 On s'est livré aux chiens d'attaque,
 Sans allégresse et sans terreur,
 Mais avec tant de suffisance
 Qu'on en fut ébloui, nous... la ouate humaine...
 Stupéfiée par les matières molles
 Que nous fîmes sous nous :
 Caca dans les chaussettes !
 Et moi, femme et non mâle, j'ai vu les antiques laideurs.
 L'homme a renoncé. Toi, Jean-Gaston, le premier.
 Tu as vécu tout plat
 Ces pauvres petites années,
 Avec tous les anti-christ à casquettes.
 Et tu me faisais la cour
 Et nous nous fiançâmes sans scrupules.
 Et puis – quel tremblement ! –
 Ce fut la lèvre nue de notre union,
 Le grand mariage
 Dans la cathédrale de la honte,
 La nef impudique, les membres frais du transept...
 Et le château de haine se mit à battre !...

LES DEUX LUDIONS (toujours invisibles : joyeux et affamés, ils se mettent à aboyer) :

Ouah ! ouah ! ouah !

LOULOU-GASTINE :

Taisez-vous les cabots. Vous nous distrayez trop !

JEAN-GASTON :

Je t'accorde les chiens !

Passe la chute et la morsure du temps.

Les membres au vent, jaillissant des volcans,

Nous serons extasiés comme des morts punis

D'avoir si bien servi et la lèpre et l'ordure ;

Nous nous ouvrirons peut-être au Dieu incertain,

L'instable et fugitive apparition

Qui se moque des hommes !
 Je te hais, Loulou de Lou,
 Je t'ai trop souvent couché sans savoir que c'était toi.
 Tu rappelles les anciens horizons de mes grandes défaites...
 Femelle de crin !... de plus en plus femme
 Avec l'approche de la mystique mort.
 « Morituri... »

Les aboiements se transforment en cris d'angoisse, puis accèdent au ton de l'indicible inquiétude, des ferveurs ultimes, au moment où la lumière du jour s'efface.

Nos fils immondes vont nous manger
 Comme une mère mange ses enfants.
 Ô balustrades où ne se penchera plus l'Europe !
VENTRICULE (qui arrive difficilement à parler) :
 On vous invitera à poser votre face contre le mur...

SERPILLA :

Avec votre mari.

VENTRICULE :

Avec votre épouse au cœur...
 Et vous serez à l'aube dévorés
 Et vous deviendrez
 De pauvres soucis pour les pensées hérétiques !
 (Un temps.)

SERPILLA :

Ah, Ventricule,
 Regarde, maintenant les étoiles bricolent
 Au son de la centrale Tchernobyl
 Et goutte à goutte suintent leur virginité perdue...
 Même au théâtre, ça fait un trou,
 Le blanc glacé de la disparition !
 Différenciez-moi un trou d'un trou ?...
 Un trou stalinien d'un trou hitlérien...
 Eh bien quoi, il y a un trou pour toutes les balles
 Et pour tous les calibres.
 Au milieu des trous, entre moi et l'autre moi,
 Il y a le trou des mois – la brousse !
 Et les mâchicoulis des contre-mois !
 Il n'y a pas de plus beau pays que moi,
 Petite chienne en chaleur de théâtre cruel...
 Et les couchers multivores de Monsieur Paul Claudel
 Et les bergers d'Arcadie de Monsieur Jean Genet
 Et les tous petits pets serrés de Monsieur Beckett Samuel :
 C'étaient des vieux relents
 De prêtres épouvantés,

De vieux oiseaux de nuit enjôleurs
 Sans image virile,
 Mais non sans obsession.

Ah, je veux des tueurs et des tués !

JEAN-GASTON :

Où me conduis-tu, ma petite chienne ?...

Es-tu le dieu des armées, Saint et Saint...

Le crime du temps ?

Après tant de malheurs,

Une fumée !... Est-ce la voile noire d'Yseut ?

Ah, je sais,

Les passions après nous seront urbaines et citoyennes :

On violera des anges ! (*Un temps, comme visionnaire :*)

Ah, je sais :

On verra des singes noirs boire à même les carafes sur le zinc

Et puis des automates dans des transatlantiques,

D'autres dans des baraques où frémira la poudre...

Ce sera la haine profonde, un couteau dans le cœur...

Chaque fois qu'il bougera, ils seront excités !

Viendra le temps qui s'éclate comme une balle de grain de blé...

LOULOU-GASTINE :

Il n'y aura plus d'aventure

Mais des absolutions laïques et logiques.

JEAN-GASTON :

Je suis le dernier Empereur des Limbes.

Une épaisse fumée noire cachera mon trépas.

Vous êtes sans regard et sans honneur !

LE PARACLET :

Christ redivivus. Est redivici !

LOULOU-GASTINE :

Qu'aurai-je dû faire pour te prouver mon amour

Devenu si putride...

Et non mourir de vieille soie froissée,

D'une seconde mort qui ne conserve plus rien de cette vie

Si piteuse ?

LES DEUX LUDIONS :

Ah, voici les oiseaux sans air et sans crinières.

Il faudra bien bientôt que le soleil paie son loyer !

Le fils de l'homme, il a perdu son père...

JEAN-GASTON :

Je sens que la mort s'abaisse,

Ame et couronne : ai-je souffert ?...

Appelez-moi un taxi pour aller visiter la tombe de mes parents,

Les grands Empereurs du monde.

Ce n'est plus qu'une corde pincée entre moi et la fosse.

LOULOU-GASTINE :

Serpilla, lave-moi... Rabats cette mèche folle et blanche.

Que vont dire nos sujets ?

LE PARACLET :

... Si peu regardée l'étendue d'une vie humaine,

Cette chiquenaude...

La forêt des humains, ça se découvre à la hache.

Je suis l'Esprit de Dieu. Plaît-il ? Il plaît !

JEAN-GASTON (au Paraclet) :

Prends pitié, dur agneau,

De nous !

Qui pourra maintenant témoigner

Des jours qui font honte ?

La nuit éclate et meurt,

Elle a crevé sa vessie,

Le lait noir de son bas noir

A fusé comme une encre de Chine.

Viens-tu te coucher, enfin, Loulou, à deux flancs...

Ton poitrail et ta gorge...

Dans la parfaite obscurité ?

LOULOU-GASTINE :

Pourquoi y faire ?

JEAN-GASTON :

Nous ne sommes pas des porcs

Nous pouvons encore bien... oui nous « pouvons »...

Surtout à notre âge,

Comme des ataxiques, sans surnaturel apport...

Sommes-nous déjà des gammes de cadavre ? Déjà ?

Des fronts d'hiver où ne s'essuient plus les autres ?

Au Paraclet :

Passe, Messie ! Tu n'es qu'un mollet de coq.

Aux ludions :

Et vous, démons, aboyez !

C'est un menteur de l'âme, celui qui dit qu'il revient...

N'est jamais mort !... On n'a jamais vu cela !

Les chiens hurlent. Le Paraclet psalmodie.

Moi, j'avais une âme d'Empereur.

L'Europe n'avait qu'un ru, le Danube ;

Les hommes allaient s'y jeter.

Je veux sortir de ma vie, l'œil en flambeau...

Il s'essaie à se lever et retombe, épuisé.

... Comme un Roi sans Église,

Et sentir tout le poids de sa chair.

Personne en ce lieu noir depuis que je suis né !
 Prends mon pouls, Loulou, c'est une étoile filante.
 La voilà, la vengeance de l'âge,
 Où l'on ne dit plus comète mais fusain gras et court,
 Où ce sera plastron et non plus armure de poitrine !
 La méchanceté massacre
 Et nous serons victimes de nos cœurs diminués.
 Loulou, toi et moi sommes loin et si près des tortures...
 Seules des attrape-bougies nous éclairent.
 Christ-renouveau, es-tu le vrai civilisé,
 Blanc de préférence, cube de craie ?
 Puis-je mettre mes mains dans ton cœur ?
*Il se lève avec de grands efforts et vient promener ses mains sur la poitrine de
 la vieille Loulou. Les démons ricanent.*
 Escalade de mes mains sur tes veines bleues
 Et sur la tête de méduse de ton sexe.
Il s'effondre sur elle ; puis, vaticinant :
 Cintre de théâtre, timbales à tralala,
 Maladrerie des paons et pantins de bazar,
 Tes seins sont bien nus sur la colline... *(Un temps.)*
 Action du temps aphone,
 L'opaque frondaison des mœurs s'écroule.
 Faible devant Dieu... Non !
LOULOU-GASTINE :
 Je t'aurais mordu si je t'eusse aimé encore.
 C'était déjà Onan, même à deux...
 Je te hais, tu me hais, ce n'est rien encore !
 J'étouffe ! *(Elle cherche à se dégrafer.)*
 Même donnant-donnant ne s'invente pas !
 Dis seulement, et en tranquille aboi,
 Le grave accident de la haine,
 Les os broyés, le sang vultueux sous le rocher,
 La carne vive et son équarrissage,
 Comme un accident de la route...
 Alors on peut jouir au-delà de son aise...
 La douleur, et plus que la douleur fatale
 qui n'est qu'inique,
 Fait place à l'effroi de l'espoir
 Qui nous reprend, pauvres humains,
 En ce qu'il nous faut toujours chercher.
 Oui, l'Indignité, l'identité perdue,
 Le génie immonde de l'affront à l'âme...
 Et le chagrin des femmes qui n'ont pas enfanté.
JEAN-GASTON :

Oh, mes cheveux s'écaillent comme des oignons
 Pèse-moi... dégainé... jette-moi des pierres,
 Coupe ma hanche. Je suis seul.
 Sur ta peau de lézard je pose mes mains.
 C'est l'objet de ma touche, la plus funèbre
 Et la plus mordancée...
 Regardez, mes ludions,
 Je lève la patte sur elle et je pisse...
 J'aurais voulu un jet d'eau orné d'un œuf
 Mais cela flaqué par terre.
 Alors, démons, rincez, rincez ma pisse !
Les deux démons-ludions apparaissent, sortant de leurs chiens.
 Serpilla, rince !
 C'est encore trop de pauvreté
 Que ce don, que ce buisson encore trop ardent.
 Ô toi, dont je n'ai pas su ni quand, ni comment t'aimer !...
 Je suis comme l'Europe,
 Je ne veux rien réciter de mon histoire.
 Ce serait trop la susciter, la ressusciter !

LE PARACLET (pendant que les ludions s'apaisent et, sourdement, haineusement, préparent leur coup) :

Je suis Pierre et Paul
 Et les larrons, les bons larrons,
 Et la mère et la Madeleine,
 Et le petit Jean Papillotte.
 Tiens, voilà que moi aussi je dérive...
 Et que je ne suis plus à jeun !
 Seigneur du temps, ma musique est étrange,
 Sortie du sein de Dieu
 Où elle était emprisonnée.
 Alors, je me souviens...
 Allez, les chiens, je vous laisse...
 Leurs cuisses ne sont pas superbes
 Mais faites la volonté du Père...
 Ces martyrs sont encore tout chauds et tout brûlants !...

Il disparaît.

LOULOU-GASTINE :

Regarde, le ciel n'est plus l'azur
 Mais un grand vidéo-céleste,
 Regarde aussi dans la salle à manger,
 La belle poire qu'on nous avait laissée sur la table :
 Elle est blette et blessée.
 Et lui, l'Empereur avilissant,
 Le brûle-pourpoint de ladroterie,

Cette âme du fonds du feu
 Où je croyais puiser de l'eau,
 C'était une flamme de charbon noir...
 Il va descendre la vallée
 Et moi, l'autre cuisse,
 Je la laisse... à la guerre... à la gencive et aux crocs...

II. LA DÉVORATION : EFFONDREMENT DE L'EMPIRE

Monodrame. En sautant, en haletant, les démons dilacèrent et dévorent l'Empereur et l'Impératrice... Aboiements multiples.

Le texte, au fil de cette action de déchiquetage-dévoration, accompagne tout un rituel de carnage (arrachage et mise en pièces de vêtements, etc.). A l'écran, scène de chiens carnassiers dévorant leurs proies.

LES DEUX DÉMONS-LUDIONS :

Pendus dans la neige ! mômes et traînes !
 Mailloche et rosse ! Fers sur le Caucase !
 Forceps pour enfants crus !
 Toupies ! Charnières de chair !
 Sexes aggravés !
 Les pays sont poussés !
 L'Europe est un monstre dur
 Un vrai glacier qu'on baise
 Son rire est mort !

Ils chantent ensuite des chansons enfantines aux accents menaçants :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
 Qui crie par la fenêtre « Qu'est-ce qui me le rendra ? »
 C'est le père Lustucru
 Qui lui a répondu
 « Allez, la mère Michel, vot' chat n'est pas perdu !... »
 Sur l'air du tra-la-la-la (*bis*)
 Sur l'air du tra-deri-dera
 Et tra-la-la !

LES DEUX VIEILLARDS (pendant cette comptine) :

L'obsèque ! l'obsèque !
 Ma chair fait place à l'alcool...
 Je jouis plus bas que l'échine...
 A l'envers : Rostopchine !
 Ouvre mes plis !
 Nous fûmes inégalables...
 Suspendons nos âmes
 A nos gestes !

La scène s'achève en vision de carnage.

III. CANTIQUE DU PARACLET

Après s'être éclipsé à l'heure du carnage, le Paraclet réapparaît :

LE PARACLET :

C'est horrible et c'est doux
De n'avoir pas conservé la vie !
Je reviendrai

A tous les printemps de l'âme !

La salle s'écroule ; seule, demeure son Apparition :

Je ressuscite

Et la mémoire, comme une campagne, sera sainte.

Bruits de babines des démons-ludions ; les corps dévorés ne sont plus que des paquets de chair épars.

Lumière sacrée. Musique.